

REVUE SCIENTIFIQUE

(REVUE ROSE)

DIRECTEUR : M. CHARLES RICHEZ

NUMERO 18

TOME XLIX

30 AVRIL 1892

sources ferrugineuses et de quelques petits torrents qui tombent en cascades.

Il nous fallut pour quitter Bitlis abandonner nos bagages, lits, tentes, effets même, car les neiges avaient rendu les chemins de montagne absolument impraticables aux bêtes de somme; ce fut donc avec le plus strict nécessaire — et l'on sait que les voyageurs ne sont pas exigeants — que nous nous remîmes en route.

Après trois jours de marche à travers un nœud de montagnes sauvages, nous atteignons la limite des neiges. Brusquement le pays change d'aspect; la température devient printanière, et bientôt nous apercevons, au milieu des campagnes déjà labourées, les maisons blanches de Seerd, la ville arabe.

Les tribus kurdes, qui habitent les montagnes voisines, sont musulmanes; mais, dans bien des régions isolées, Arméniens et Kurdes ne sont guère fixés sur leur croyance religieuse; ils s'adressent tantôt au prêtre et tantôt au mallah, vénèrent les mêmes tombeaux et les mêmes lieux sacrés. Il est aussi des tribus qui, tout en se déclarant musulmanes, n'ont en réalité aucune croyance et ne pratiquent aucun culte.

Dans ces régions vivent encore des petits groupes de Kizil-bach ou têtes-rouges; ce nom leur vient de ce qu'ils vénèrent Ali qui était roux. Ils ont des usages empruntés aux chrétiens et d'autres pris aux musulmans chiites.

GEORGES PISSON.

(A suivre.)

BIOLOGIE

Les espèces qui s'en vont.

Elles sont nombreuses, les espèces qui s'en vont; elles le sont à tel point qu'il serait difficile d'en établir la liste complète, et celà d'autant plus que nous ne pouvons prétendre être exactement renseignés, et que bien des disparitions graduelles s'opèrent sans que nous nous en doutions. Et quand nous nous en apercevons, il est bien tard pour remédier au mal...

Peut-être, cependant, pourrait-on espérer entraver à temps l'œuvre de destruction, si, comme vient de le faire un des conservateurs du Musée national des États-Unis, les gardiens des grandes collections zoologiques avaient l'idée, à l'occasion, de s'enquérir du degré de rareté des espèces dont ils possèdent un exemplaire, et de chercher à savoir, par les moyens nombreux dont on peut disposer en pareille occurrence, dans quelle mesure ces espèces deviennent rares ou abondantes, dans quelle mesure elles augmentent ou diminuent de nombre. Assurément, ce travail pourrait être très difficile pour le conservateur unique d'une grande collection; mais avec la collaboration de ses aides préposés à

la conservation de différents groupes zoologiques ou botaniques, et dont le champ est beaucoup plus restreint, l'œuvre deviendrait relativement aisée, et les résultats en seraient fort utiles, au point de vue scientifique assurément, et souvent aussi au point de vue pratique. Le cri d'alarme poussé naguère au sujet de la disparition — stupidement provoquée par l'homme — du bison d'Amérique, aura peut-être pour résultat de faire prendre les mesures nécessaires pour en empêcher l'extinction totale, et de conserver à l'humanité un animal précieux, facile à domestiquer et bon producteur de viande; et ce sera là à coup sûr un bienfait. Cet appel sera-t-il entendu? Quoi qu'il en soit, M. F. Lucas, conservateur adjoint du département de l'anatomie comparée au *National Museum* de Washington, a donné un bon exemple et qui mérite d'être porté à la connaissance de tous. Il a, comme nous venons de l'indiquer, dressé la liste des animaux représentés dans les collections dont il a la garde, dont la disparition lui semble imminente, ou est déjà consommée. Sur ces derniers, il n'y a qu'à pleurer...; on peut retracer leur histoire, raconter leur agonie, et rédiger une épitaphe; pour les autres, le cas est grave, mais on peut encore convoquer les Facultés et chercher un remède héroïque à administrer sans plus tarder.

Voici, pour commencer, le *Monachus tropicalis* des Indes occidentales. Christophe Colomb le trouva en abondance à Alta Vila, en 1494. C'est une des deux espèces de Phocidés de ce genre que l'on trouve dans les climats chauds: l'animal est « rustique », pouvant demeurer trois et quatre mois sans manger, et il fournit une bonne quantité d'huile. Dès le xv^e siècle, il a été pourchassé par de nombreux équipages, et à la fin de cette période il était encore très abondant. Sloane note, en 1688, que les îles Bahamas en sont remplies, et qu'on en peut attraper jusqu'à cent dans une seule nuit. Mais dès le début de ce siècle, les choses ont beaucoup changé: le *Monachus tropicalis* ne se trouve plus guère que dans quelques petits îlots au sud de la Jamaïque, et en quelques points du golfe du Mexique. L'espèce est devenue rare, très rare, et sa disparition est imminente.

Pour le *Macrorhinus angustirostris*, le cas est beaucoup plus grave encore. Cet animal, qui porte encore le nom d'éléphant marin de la Californie, est le plus grand de ses congénères; il atteint de 15 à 16 pieds, et possède une quantité de graisse. Il a été extrêmement abondant sur les côtes de la Californie, jusqu'en 1852 encore, époque où on en capturait de grandes quantités sur les plages, où les matelots les massacraient aisément. Dès 1860, les éléphants de mer étaient devenus trop peu nombreux pour que la pêche en fût lucrative: on abandonna leur poursuite. Ce répit n'a pas servi à grand' chose, d'autant plus qu'il a été imparfait: en 1880, on en a tué 30; en 1882, 40; en 1883, 110 ont été détruits, et en 1884, 93. A la fin de la même année 1884, on en a vu trois, et à l'heure actuelle on n'en verrait peut-être pas un. L'espèce meurt et disparaît, si même elle n'est déjà exterminée.

Le cas des *Odobenous rosmarus* et *obesus* de l'Atlantique et du Pacifique est plus favorable. Pourtant le nombre des indivi-

dus de la seconde espèce diminue beaucoup, et on peut dire que depuis dix ans ce nombre a été réduit de moitié; on comprend d'ailleurs que les pêcheurs s'adonnent volontiers à sa poursuite : les baleines ayant beaucoup diminué, on trouve commode de n'avoir point à affronter les rigueurs des régions polaires; et l'*Odobænus* ne donne pas seulement de l'huile, il fournit aussi de l'ivoire. Jusqu'en 1860, on l'a laissé relativement tranquille, mais depuis cette époque, on lui a donné une chasse terrible; il est facile à tuer, et son habitat est limité. Le laissera-t-on aussi disparaître totalement?

C'était là le sort qui menaçait le *Bison bonassus* d'Europe, mais on a su prendre les mesures nécessaires pour l'écartier pour un temps au moins, et protéger cet animal dans son habitat, qui est actuellement limité à la Lithuanie et au Caucase. Il existait en Pologne, en 1500 encore, en Transylvanie, etc., où il était considéré comme gibier royal.

En 1752, on en tua 60 dans une seule journée. En 1815, il en restait peut-être 500 en tout. Mais on protégea les troupeaux, et en 1830, il devait y avoir 700 individus environ, et en 1860, 1700. Mais en 1863, au milieu des troubles politiques, on négligea quelque peu le quadrupède : les braconniers en réduisirent le nombre de moitié. La paix revint, mais les bisons ont continué à décroître. En 1880, il n'y en avait guère que 600, et le nombre continue à en décroître, peut-être en raison d'une consanguinité excessive. Les faits qui précèdent concernent le bison de Lithuanie; celui du Caucase, qui est peut-être une variété différente de celui de Lithuanie, étant protégé par l'homme et par la nature, semble devoir survivre.

Pour la Rhytine, il n'y a rien à faire : l'espèce est perdue. Son habitat était très limité (île de Behring); l'animal était lent de mouvements, facile à tuer, lent à se reproduire, et dans le siècle dernier on en tua beaucoup, si bien que, vers 1767 ou 1768, le dernier exemplaire avait vécu, bien que Nordenskiöld pense qu'on en a peut-être vu un en 1854; mais, depuis, nul n'en a rencontré : la Rhytine est chose du passé.

Il en est de même d'un oiseau autrefois abondant aux îles Hawaii, le *Drepanis pacifica*. Il a été tué par les indigènes, qui avaient coutume de lui prendre quelques plumes pour confectionner des manteaux et des colliers d'un jaune d'or éclatant. Pour faire des manteaux souverains, il était nécessaire de se procurer un nombre énorme d'oiseaux : au lieu de leur prendre les quelques plumes requises et de les mettre en liberté ensuite, on les tuait; et l'espèce est éteinte. Il en est de même d'un autre oiseau du même archipel, le *Chaetoptila angustipluma*, et d'autres espèces sont également en voie de disparition, en raison de la diminution des parties boisées et de l'introduction de cette peste qui a nom le moineau, et qui s'attaque à tous les oiseaux qui semblent le redouter.

Le vautour de Californie (*Pseudogryphus californianus*) n'a pas encore entièrement disparu, lui, mais il ne s'en faut pas de beaucoup. Il n'a jamais été très abondant, mais l'emploi de la strychnine pour la destruction des loups et autres

fauves nuisibles aux bergeries lui a porté un coup redoutable : il vient se nourrir de cadavres empoisonnés, et meurt à son tour du mal qui lui fournit sa proie. Il est maintenant devenu très rare.

Le Dodo, ou *Didus ineptus*, de Maurice, était rare il y a deux siècles déjà; il est maintenant éteint, comme chacun le sait. Il a été signalé, pour la première fois, en 1598. C'était un volatile terrestre, fort bête et maladroit, semblait-il, lourd de corps, court sur pattes, et pourvu d'un bec crochu formidable. C'était pourtant une médiocre nourriture; mais on prit plaisir à le tuer, et, dès 1693, l'espèce avait disparu. L'homme avait d'ailleurs été aidé dans son œuvre d'extermination par le chat, le chien, le porc, qui détruisaient beaucoup d'œufs et de jeunes oiseaux, comme cela a d'ailleurs lieu actuellement en Nouvelle-Zélande pour le kiwi, qui, lui aussi, disparaîtra si l'on n'y prend pas garde. Un parent du Dodo, le solitaire (*Pezophaps solitaria*), a également péri, et voilà deux espèces de plus à ajouter au nombre de celles que l'homme a détruites. Du solitaire, nous ne savons que ce qu'en a dit François Leguat, qui l'a observé en 1691 avec beaucoup de précision, et nous ne possédons que des ossements. C'est peu...

Bientôt c'est tout ce qu'il nous restera d'une autre espèce d'oiseau, le canard du Labrador (*Campylaimus labradorius*). Il n'a jamais été très abondant, et depuis 1878 on n'en a plus pris. Y a-t-il eu une épidémie? Cela arrive parfois : M Stejneger a vu périr le *Phalacrocorax pelagicus* par milliers en 1876-1877, dans des îles voisines de la côte d'Amérique. Pourtant ce n'est point le cas ici; le canard en question a été surtout détruit par les Indiens, qui en recherchent les œufs, semble-t-il; et, à l'heure qu'il est, à peine en survit-il quelques paires. Dans ces conditions, l'espèce peut être considérée comme très proche de sa fin; elle disparaîtra comme cet autre oiseau aquatique, l'*Alca impennis*, voisin des pingouins, et qui autrefois s'étendait de l'Islande à la baie de Biscaye, du Groenland à la côte de Virginie. Il se reproduisait surtout à l'île Funk et sur la côte d'Islande. En 1534, Cartier en vit des quantités prodigieuses à l'île Funk; durant longtemps, les vaisseaux de passage s'y approvisionnèrent régulièrement, et, bien que l'*Alca* ne pondit qu'un seul œuf, il ne diminua guère jusqu'au moment où l'on s'avisa de le tuer pour ses plumes. Ce fut alors un massacre; on le tua par millions, et en 1840 il avait disparu en Europe et en Amérique. L'île Funk en renferme les cadavres et les squelettes empilés qui forment une véritable couche organique superposée au roc. Un squelette s'est récemment vendu 3000 francs, une peau, 3250 francs, et un œuf, 7500 francs. Comme l'*Alca impennis*, le cormoran de Pallas (*Phalacrocorax perspicillatus*), lui aussi, a vécu. Il habitait l'île de Behring en 1741, il y abondait, et fournissait une bonne nourriture: actuellement on en possède quatre exemplaires montés et une poignée d'os dépareillés. Il en sera bientôt de même pour les tortues terrestres des îles Galapagos. Dampier les trouva en grand nombre en 1680; en 1813, elles avaient disparu de certaines îles, détruites par la main de l'homme qui venait s'y approvisionner (40 ou 50 baleiniers par an?); en 1829, une

colonie pénitentiaire fut établie sur une des îles et vécut en partie des tortues, beaucoup de pêcheurs vinrent aussi faire de l'huile de tortue, et en 1888 on en trouva à peine quelques exemplaires de très petite dimension. L'espèce diminue donc en nombre et en dimensions; elle sera bientôt au nombre des choses disparues. Ce sort semble attendre aussi le *Lopholatilus chameleonticeps*, un beau poisson de la côte sud des États-Unis, découvert en 1879 seulement, et d'une façon accidentelle par un pêcheur qui, cherchant de la morue, attrapa 2000 kilogrammes d'un poisson à lui inconnu, et qui depuis reçut le nom que nous venons d'écrire. Depuis on en a attrapé dans les mêmes parages à différentes reprises. Mais, en 1882, on en vit des quantités. On les rencontra mourants ou morts à la surface, et tel vaisseau avait marché 200 kilomètres entouré de poissons morts aussi loin que l'œil pouvait voir. Ces cadavres s'étendaient sur une surface de plus de 10 000 kilomètres carrés, et il devait y en avoir plus d'un milliard... La cause de cette mortalité prodigieuse échappe; il ne semble pas qu'il y eût une épidémie, et on croit plutôt à quelque irruption sous-marine de gaz ou de liquides malfaisants, à quelque changement brusque et considérable de température, peut-être. Quoi qu'il en soit, depuis 1882 on n'a pas vu un seul de ces poissons, bien qu'on les ait cherchés dans les localités où ils avaient précédemment été pris. L'espèce a-t-elle disparu? cela est possible. D'autre part, elle peut avoir émigré à quelque distance, et peut-être la redécouvrira-t-on quelque jour. C'est, en tout cas, un fait singulier que son existence ait pu si longtemps demeurer ignorée.

La liste de M. Lucas est achevée. Mais c'est une bien petite liste. Si les autres zoologistes voulaient prêter quelque attention au sujet, et si les botanistes, suivant l'exemple intelligent donné par l'*Association pour la protection des plantes*, de Genève, voulaient apporter leur tribut, ce serait bien autre chose. De toutes façons, ce travail serait utile pour indiquer les espèces disparues et les causes de leur disparition, et pour signaler celles qui vont disparaître et dont il serait, en maint cas, désirable d'assurer la conservation dans un but strictement utilitaire. Ce dernier est malheureusement à peu près le seul sur lequel on puisse insister, la masse de l'humanité la plus civilisée étant incapable de sentir l'intérêt scientifique qu'il peut y avoir à ne point laisser disparaître une des pages de l'histoire de la nature.